

## Langues, visions du monde et traduction

Fatma-Zohra FERCHOULI  
ENSSP - URNOP

Une des caractéristiques les plus remarquables de l'homme est la langue car à la fois universelle et singulière. En effet, en tant qu'« hommes de parole », d'une part les êtres humains se distinguent de toutes les autres créatures vivantes par leur capacité de communiquer entre eux au moyen d'un langage articulé, d'autre part, ils utilisent des langues différentes, d'une communauté à l'autre.

Or, « qualifiée de "naturelle", la langue est censée s'opposer aux langages "artificiels" en ce qu'elle caractérise la "nature humaine" tout en transcendant les individus qui l'utilisent (...), dominant (ainsi) les sujets parlants qui sont incapables de la changer ... ».

Nous basant sur ce postulat énoncé par GREIMAS et COURTÈS dans le *Dictionnaire raisonné de la Théorie du langage*<sup>45</sup>, nous relevons deux caractéristiques des langues pour le moins surprenantes car en apparence incompatibles : l'immanence et la transcendance. Le langage est effectivement immanent à l'être humain dans la mesure où il est « contenu dans sa nature » d'où son universalité et, dans le même temps, il lui échappe car il n'est pas en son pouvoir de modifier son fonctionnement.

Voyons de quelle façon :

- Concernant l'immanence de la langue d'abord, nous remarquons ceci : la langue caractérise tous les êtres humains sans exception, dans la mesure où l'ensemble des membres de toutes les communautés – les plus évoluées qui soient comme les plus primitives - utilisent, pour communiquer entre eux, un système sémiotique vocalique constitué de phonèmes articulés qu'il est convenu d'appeler langue ;
- Cette faculté universelle de l'être humain présente une deuxième caractéristique non moins remarquable : la transcendance. En effet, si les membres d'une même communauté peuvent communiquer entre eux grâce à la langue, c'est parce que tout se passe comme s'il y avait eu préalablement un consensus social, une sorte d'accord tacite entre les individus d'une même communauté, sur ce à quoi renvoient les mots si bien qu'aucun individu ne peut s'aviser de s'approprier sa propre langue en modifiant les règles qui régissent son fonctionnement. Celle-ci en tant que système sémiotique spécifique appartenant en propre à l'ensemble de la communauté linguistique se présente donc comme un bien collectif dont aucun membre, par exemple, transformer les règles de fonctionnement morpho-syntaxiques, ni attribuer d'autres Sé aux Sa des signes linguistiques qui la constituent, sans risquer de brouiller la communication avec les autres membres de sa communauté et par là, de se condamner à une forme d'autisme en s'isolant irrémédiablement.

Ce sont ces aspects du langage qu'évoque également Paul RICŒUR lorsqu'il souligne à la fois l'universalité du langage et le rôle d'une langue commune dans chaque communauté linguistique (in « Le paradigme de la traduction »)<sup>46</sup> :

« D'abord, le fait considérable de l'universalité du langage : « Tous les hommes parlent » ; c'est là un critère d'humanité à côté de l'outil, de l'institution, de la sépulture ; par langage, entendons l'usage de signes qui ne sont pas des choses, mais valent pour des choses -

---

<sup>45</sup> GREIMAS Algirdas Julien, COURTÈS Joseph, *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, Paris, Hachette, 1985.

<sup>46</sup> RICŒUR Paul, *Le paradigme de la Traduction*, in *Sur la traduction*, Paris, Bayard, 2004.

l'échange des signes dans l'interlocution -, le rôle majeur d'une langue commune au plan de l'identification communautaire (...) ».

En effet, « tous les hommes parlent », mais ils parlent des langues différentes selon la communauté à laquelle ils appartiennent. Diversité linguistique donc qu'il ne manque pas de mettre en évidence un peu plus loin :

« Voilà une compétence universelle démentie par ses performances locales, une capacité universelle démentie par son effectuation éclatée, disséminée, dispersée. »

Dans son essai, *L'homme de paroles*, Claude HAGÈGE s'intéresse également à cette faculté particulière de l'homme, en ce sens qu'elle est la plus à même de permettre d'élucider la nature humaine dans ce qu'elle a d'imprévisible. C'est donc à travers cette « aptitude obstinée au dialogue avec son semblable, (cette) vocation à pratiquer l'échange » (p. 9) que l'homme se prête peut-être le mieux à l'étude.

Face à cette évidence irréfutable, il n'est pas étonnant de voir des chercheurs parmi les linguistes et les sociologues notamment se poser la question suivante : étant donné cette compétence universelle, au-delà de leurs différences d'effectuation, les diverses langues parlées dans le monde sont-elles quand même superposables ?

C'est là tout l'objet de cette communication.

## **I. La pluralité et la diversité des langues ou « la dispersion / confusion »**

Non seulement les hommes parlent des langues différentes, mais il y a un autre fait remarquable, c'est le nombre impressionnant de langues parlées dans le monde (beaucoup plus de cinq mille langues, d'après les spécialistes). Un si grand nombre de langues ne risque-t-il pas de compromettre fatalement, voire de condamner la communication intercommunautaire. S'il en était ainsi, il y aurait lieu de se demander pourquoi un si grande diversité linguistique pour une faculté unique ?<sup>47</sup>

Si, dans l'état actuel des connaissances, aucun élément scientifique n'est venu corroborer la thèse d'une langue originelle unique d'où auraient dérivé les autres langues, rien non plus en dehors des spéculations des anthropologues ne permet d'expliquer cette dispersion.

Référons-nous encore une fois à Paul RICŒUR qui rappelle à quel point il est difficile de trouver une explication à cette grande disparité linguistique :

« Tout critère darwinien d'utilité et d'adaptation dans la lutte pour la survie est mis en déroute ; cette multiplicité indénombrable est non seulement inutile, mais nuisible. En effet, si l'échange intra-communautaire est assuré par la puissance d'intégration de chaque langue prise séparément, l'échange avec le dehors de la communauté langagière est rendu à la limite impraticable par ce que STEINER nomme "une prodigalité néfaste" ... »<sup>48</sup>

La difficulté, voire même l'impossibilité de la communication entre les différentes communautés langagières n'est pas due seulement aux différences entre les langues sur tous les plans (phonétique, lexical, morpho-syntaxique, ...). En effet, en dehors du fait que les langues se caractérisent toutes par la double articulation, elles se distinguent les unes des autres, non seulement par leurs phonèmes respectifs, mais également par la manière dont elles découpent le réel et par la manière dont elles l'organisent en fonction de la vision du monde propre à chaque communauté. C'est justement parce que chaque communauté langagière possède sa propre façon de percevoir le réel que les langues sont intrinsèquement différentes, qu'elles ne sont pas superposables, qu'elles ne sont pas, selon l'image de Georges MOUNIN, des « sacs-à-mots, où l'on pourrait puiser les mots un par un, comme on puise les caractères d'imprimerie un par un dans la case du typographe »<sup>49</sup> (p. 27). D'où l'existence, la nécessité, mais aussi la difficulté de la traduction.

---

<sup>47</sup> HAGÈGE Claude, *L'homme de parole*, Paris, Fayard, 1985, RICŒUR Paul, op. cit.

<sup>48</sup> RICŒUR Paul, op. cit. MOUNIN Georges, *Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963.

<sup>49</sup> MOUNIN Georges, *Problèmes théoriques de la traduction*, Paris, Gallimard, 1963.

## II. Les principales raisons pour lesquelles les langues ne sont pas superposables

### II.1 Visions différentes d'une même réalité objective

La première raison est que les langues nous offrent des visions différentes de la même réalité parce que d'une part, elles ne découpent pas la même réalité de la même façon et que, d'autre part, elles ne réfléchissent pas fidèlement cette réalité extérieure comme le ferait un miroir par exemple, elles en donnent seulement une image qui correspond à la façon dont les usagers perçoivent cette réalité. A ce propos, Jost TRIER écrit (cité par Georges MOUNIN): « Chaque langue est un système qui opère une sélection au travers et aux dépens de la réalité objective. En fait, chaque langue crée une image de la réalité, complète, et qui se suffit à elle-même. (...) (Ce qui explique que) les éléments de réalité du langage dans une langue donnée ne reviennent jamais tout à fait sous la même forme dans une autre langue, et ne sont pas non plus, une copie directe de la réalité. Ils sont, au contraire, la réalisation linguistique et conceptuelle d'une vue de la réalité... »<sup>50</sup>.

Pour illustrer cela, prenons un exemple de termes de langues différentes se rapportant à une même réalité concrète, les liens de parenté, et comparons les mots de la langue française pour désigner ces liens avec ceux de la langue arabe. Les termes français « oncle » et « tante » désignent indifféremment l'oncle et la tante paternels ou maternels, la langue arabe possède des termes distincts pour les distinguer. Par contre, neveu et nièce n'ont pas de correspondants en arabe, d'où l'emploi de l'expression équivalente : fils ou fille de ma sœur, de mon frère. Il serait tentant pour certains d'expliquer ces différences en évoquant l'importance des liens familiaux dans telle ou telle société, mais ces exemples montrent clairement qu'il n'est pas possible de se contenter de ce genre d'explications. Cette caractéristique des langues constitue néanmoins un des écueils auxquels peut se heurter le traducteur.

C'est à cet aspect des langues que fait référence Rachid BOUDJEDRA lorsqu'il écrit dans *Lettres algériennes*<sup>51</sup> :

« Ecrire, dire c'est essentiellement se battre avec les mots si nombreux, si glissants et si fuyants qu'il est impossible de les contenir plus longtemps. Toutes les langues ont trop de mots pour dire les choses. Le français est volubile. La langue arabe, elle, est excessive ! C'est peut-être de là que viennent mes problèmes avec les mots français. Il y a six cents mots arabes pour nommer le lion. Trois cents quatre-vingt-sept pour le cheval. (...) »

Donc parler, écrire, c'est m'acharner à trouver, à chaque fois, le mot français adéquat, susceptible d'exprimer l'image mentale qui obsède celui qui s'exprime. Avec la pléthore de mots arabes embusqués dans ma tête, cela se complique ! »

Cette difficulté à laquelle se heurte Rachid BOUDJEDRA et bien d'autres est d'autant plus grande que nous savons qu'il n'existe pas de synonymes parfaits, qu'il y a toujours des nuances de sens si infimes soient-elles, des connotations qui les distinguent, comme c'est le cas par exemple pour les synonymes « indigène » et « autochtone ».

### II.2 Inadéquation entre structure de la langue et expérience humaine

La deuxième raison qui fait que les langues ne sont pas superposables est l'absence de corrélation entre la structure de la langue et l'expérience humaine. Dans *Eléments de linguistique générale*, André MARTINET écrit :

« A chaque langue correspond une organisation particulière des données de l'expérience. (...) Une langue est un instrument de communication selon lequel ***l'expérience humaine s'analyse différemment*** dans chaque communauté », (pp. 16 et 25)<sup>52</sup>.

---

<sup>50</sup> MOUNIN Georges, op. cit.

<sup>51</sup> BOUDJEDRA Rachid, *Lettres algériennes*, Paris Grasset, 1985.

<sup>52</sup> MARTINET André, *Eléments de linguistique générale*, Paris, Armand Colin, 2003.

Et ce d'autant plus que les structures linguistiques n'évoluent pas au même rythme que l'évolution des connaissances humaines, elles ne rendent pas compte des progrès scientifiques réalisés par les hommes. Cette particularité se retrouve aussi bien dans la façon de parler de l'ensemble des membres d'une même communauté que dans celle des individus pris séparément.

Ainsi, nous savons tous et depuis fort longtemps que ce n'est pas le soleil qui tourne autour de la terre et pourtant nous continuons à dire « le soleil se couche, le soleil se lève », sans que personne ne soit gêné par l'inexactitude de la formulation. De même, nous continuons à « tirer la chasse » dans les toilettes alors que ce système n'existe pratiquement plus.

Le même décalage entre structures linguistiques et connaissance du monde peut se retrouver également dans la manière de parler d'un individu tel que celle d'un spécialiste s'adressant à un profane. Ainsi le médecin, questionnant son patient pour établir un diagnostic, s'efforcera de s'exprimer de façon à être compris par celui-ci en évitant de recourir à ce que les non-initiés nommeront le jargon médical.

### II.3 Les langues : un moyen d'expression de la pensée approximatif

La dernière raison est que, malgré leur supériorité sur tous les autres systèmes sémiotiques, les langues demeurent un moyen d'expression de la pensée approximatif.

Pourtant dans le *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, nous pouvons lire ceci : « les langues sont l'expression de la faculté de langage propre à l'espèce humaine. A l'aide de symboles vocaux, les membres d'un groupe s'expriment, communiquent et agissent. »<sup>53</sup> Cette définition peut donner à entendre qu'il suffit de s'exprimer pour communiquer exactement ce que nous voulons dire. En réalité, nous faisons tous les jours l'expérience de la « résistance » du langage : qui n'a pas éprouvé, un jour ou l'autre, un sentiment de frustration en ne trouvant pas les mots exacts qui lui auraient permis d'exprimer parfaitement une idée, un sentiment, voire même une nuance de couleur ? En dépit donc de sa supériorité sur tous les moyens d'expression (système sémiotique artificiels, mimiques, gestuelle, etc...), le langage humain demeure un moyen d'expression approximatif.

Nous pouvons trouver diverses explications à cela. Parmi celles-ci, voyons d'abord celles proposées par Fatima MERNISSI dans son roman, *Rêves de femmes. Une enfance au harem*,<sup>54</sup> où des femmes cloîtrées ne pouvaient se procurer exactement ce dont elles avaient besoin parce qu'elles étaient obligées, pour ce faire, de passer par l'entremise d'une tierce personne :

« (Les femmes cloîtrées) étaient obligées d'expliquer ce qu'elles voulaient à Sidi Allal, qui allait le chercher. Chama avait dû attendre des mois pour obtenir exactement la soie rouge qu'elle désirait, puis quelques semaines encore pour le fil bleu et, même alors, les couleurs n'étaient pas tout à fait à sa convenance. Sidi Allal n'avait pas la même notion qu'elle du bleu et du rouge. Il est fréquent, comme je m'en suis rendu compte, que les mots ne veuillent pas dire la même chose pour tout le monde, même quand on parle de détails aussi simple que les couleurs (...) », (p. 204).

Rachid BOUDJEDRA également nous fait part des mêmes préoccupations dans *Lettres algériennes*<sup>55</sup>. Il avoue sa hantise des mots qui se révèlent souvent être des « objets » insaisissables :

« Il m'a toujours semblé que parler ou écrire c'est s'exprimer. C'est-à-dire se tordre, s'essorer. C'est aussi s'impliquer dans la passion. J'ai toujours combiné les mots de telle manière que de leur combinaison naisse une image, une impression profonde, une émotion pure et, surtout, une conscience émue et mouvementée du monde. Mais il est vrai que les mots nous échappent quelque peu dans la mesure où ils ont plusieurs sens. Ils sont glissants,

---

<sup>53</sup> BONTÉ Pierre, IZARD Michel, *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, Quadrige / PUF, 2000.

<sup>54</sup> MERNISSI Fatima, *Rêves de femmes. Une enfance au harem*, Paris, Albin Michel, 1993.

<sup>55</sup> BOUDJEDRA Rachid, op. cit.

instables et fuyants. Chaque combinaison leur donne une succession de sens, une accumulation d'interprétation, une superposition de malentendus.

C'est pour cela que je suis souvent trahi par les mots. Ils me devancent constamment d'une façon définitive. Irrattrapable », (p. 14).

C'est donc, parce que les mots ne veulent pas dire la même chose pour tout le monde et qu'ils nous résistent, qu'ils disent plus que ce que l'on pense avoir dit, ou même tout à fait autre chose, que toute communication peut s'avérer aléatoire par la part d'imprévisible qu'elle est susceptible de comporter.

Pourtant, il faut bien admettre que la langue demeure malgré tout le moyen de communication le plus efficace que possède l'homme pour exprimer ses pensées. C'est ce qu'avait déjà remarqué Albert DAUZAT en 1912, lorsqu'il écrivait dans sa *Philosophie du langage*<sup>56</sup> :

« Le langage est un système de signes... le plus souple, le plus complexe, le moins imparfait pour objectiver les faits psychologiques. (...) Le langage ne saurait prétendre à réaliser la transmission exacte de la pensée. Il est seulement l'instrument le moins imparfait qui permette la transmission des idées », (p. 22).

En dépit de toutes ces difficultés, non seulement la communication intra-linguistique mais également la communication inter-linguistique est et a toujours été possible. Ce que reconnaît volontiers Paul RICOEUR lorsqu'il écrit :

« Et pourtant la traduction s'inscrit dans la longue litanie des « malgré tout ». En dépit des fratricides, nous militons pour la fraternité universelle. En dépit de l'hétérogénéité des idiomes, il y a des bilingues, des polyglottes, des interprètes et des traducteurs » (p. 33).

Ainsi, il serait vain de nier l'évidence de cette réalité : la communication, intra ou translinguistique, est possible envers et malgré tout. S'il en était besoin, notre présence ici en serait la preuve. Les difficultés de la communication ne sont pas propres à la traduction, elles sont inhérentes à toute communication qu'elle soit intralinguistique ou translinguistique.

En fait, le véritable problème qui se pose au traducteur est le suivant : étant donné la complexité de ce moyen de communication que sont les langues et leurs différences intrinsèques respectives, faut-il, lors des traductions, adapter le sens aux spécificités de la langue d'accueil ou adapter la langue d'accueil aux particularités du sens véhiculé par la langue d'origine, sachant que non seulement les mots eux-mêmes, mais également leur agencement, transmettent, en plus des signifiés auxquels ils renvoient, une certaine valeur qui leur est propre et qui n'est pas identique aux autres mots et tournures qui leur correspondent d'une langue à l'autre. A titre d'exemple, il suffit de penser aux expressions françaises pour désigner « le sexe fort » et le « sexe faible » et aux expressions correspondantes en arabes « el djens ellatif » et « el djens el khachin » et à tout ce que ces expressions véhiculent comme non-dits mais néanmoins parfaitement perceptibles. Dans *L'épreuve de l'étranger*<sup>57</sup>, Antoine BERMAN, cite en exergue un passage d'une lettre de Wilhem VON HUMBOLT à SCHLEGEL, datée du 23 juillet 1796, dans laquelle il évoquait déjà ce dilemme auquel devait être inévitablement confronté le traducteur :

« Chaque traducteur doit inmanquablement rencontrer l'un des deux écueils suivant : il s'en tiendra avec trop d'exactitude ou bien à l'original, aux dépens du goût et de la langue de son peuple, ou bien à l'originalité de son peuple aux dépens de l'œuvre à traduire... »

## Bibliographie

BERMAN Antoine, *L'épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard, 1984.

BONTE Pierre, IZARD Michel, (sous la direction de), *Dictionnaire de l'ethnologie et de l'anthropologie*, Paris, Quadrige/PUF, 2000.

BOUDJEDRA Rachid, *Lettres algériennes*, Paris, Grasset, 1985.

DAUZAT Albert, *Philosophie du langage*, Paris, Flammarion, 1912

<sup>56</sup> BOUDJEDRA Rachid, op. cit. DAUZAT Albert, *Philosophie du langage*, Paris, Flammarion, 1912.

<sup>57</sup> BERMAN Antoine, *L'épreuve de l'étranger*, Paris, Gallimard, 1984.